

PROGRAMMATION – CALENDAR:

| Maxime Bondu
Juillet – Août 2015

| Loop Barcelona
Bertrand Lamarche
4 Juin – 6 Juin 2015

| Georges Tony Stoll
Septembre 2015

ARTISTES REPRÉSENTÉS – REPRESENTED ARTISTS:

| Babi Badalov (AZ, 1959)
| Fayçal Baghriche (DZ, 1972)
| Anna-Eva Bergman (NO/FR, 1909–1987)
| Maxime Bondu (FR, 1985)
| Juliana Borinski (BR/DE, 1979)
| Gregory Buchert (FR, 1983)
| Julien Crépieux (FR, 1979)
| Cédric Eymenier (FR, 1974)
| Larissa Fassler (CA, 1975)
| Kapwani Kiwanga (CA, 1978)
| Bertrand Lamarche (FR, 1966)
| Wesley Meuris (BE, 1977)
| Sophie Ristelhueber (FR, 1949)
| Vittorio Santoro (CH/IT, 1962)
| Société Réaliste (FR/HU, 1982/1972)
| Georges Tony Stoll (FR, 1955)
| Kees Visser (NL, 1948)

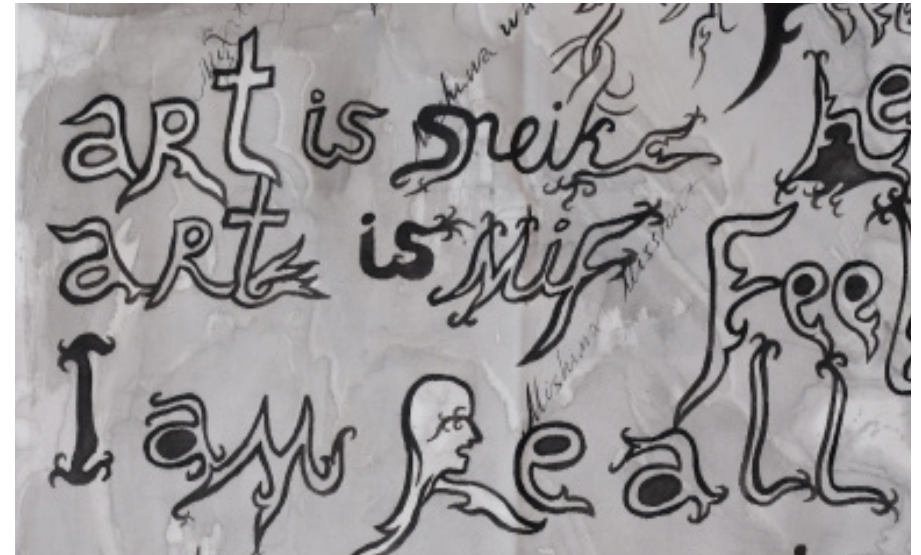
2 rue Beaubourg – 75004 Paris – France
+33 (0)9 84 38 87 74 – galeriepoggi.com

Mar. – Sam. 11.00 – 19.00
Tue. – Sat. 11.00 – 07.00

| Babi Badalov

Art is Myth I am Real

21 Mai - 20 Juin 2015



Jérôme Poggi est heureux d'annoncer la première exposition personnelle de l'artiste azeri Babi Badalov à Paris. Réfugié politique en France depuis 2011, Badalov est un nomade malgré lui, un migrant d'Azerbaïdjan qui a passé sa vie à passer de pays en pays, de culture en culture, de langue en langue.

Jérôme Poggi is pleased to announce the first Parisian solo show by Azeri artist Babi Badalov. A political refugee in France since 2011, Babi Badalov is a wanderer, a forced nomad from Azerbaijan who has spent most of his life between various countries, cultures and languages.

|BABI BADALOV : ART IS MYTH I AM REAL

Babi Badalov est un migrant, un nomade malgré lui, qui de son Azerbaïdjan natal à la France où il a trouvé asile, a traversé autant de pays que de cultures et de langues différentes. Ses migrations entre l'ex Union soviétique, les Etats-Unis, l'Europe, l'Asie mineure et le Moyen-Orient constituent le ferment de son art pictural et graphique, poésie ornementale donnant à lire et à voir les télescopes culturels, historiques et idéologiques de notre monde globalisé. Virulent et sensible, l'art est pour Babi Badalov un moyen de lutte révolutionnaire.

Babi Badalov est né en 1959 en Azerbaïdjan (alors en U.R.S.S.), dans un petit village au milieu des montagnes Talych qui longent la frontière avec l'Iran.

Après quatre années d'études à l'école des Beaux Arts de Bakou (1974-78), il part faire son service militaire dans l'armée rouge près de Moscou, où il se heurte pour la première fois de sa vie à la discrimination, la persécution et le racisme qui existe alors à l'égard du peuple talych. En 1980, il part pour Leningrad, capitale culturelle russe, où il découvre la « grande culture » et la création la plus contemporaine. Il s'inscrit rapidement dans sa fameuse scène underground au sein de laquelle il collabore à plusieurs projets avec Timur Nivokov et Vadim Ovtchinnikov, figures centrales de l'art dans la Russie des années 1980, alors en pleine Perestroïka.

Mais c'est aux Etats-Unis qu'il connaît vraiment la liberté pour la première fois dans sa vie. Il s'y rend en 1991, une fois le Mur tombé. Il est invité avec 18 autres artistes de Saint-Petersbourg à participer à une exposition collective itinérante intitulée « What is forbidden is allowed » dédiée à la scène non conformiste de Saint Petersburg. C'est ici en Californie, au plus loin de l'Occident, que Babi Badalov prend pleinement conscience de sa profonde altérité, et plus précisément de son orientalisme. Il y conçoit sa devise « I am Art-East », titre de sa première exposition personnelle aux Etats-Unis. Avec une maîtrise très limitée de l'anglais dont il ne connaissait par cœur que la phrase « I want to be... » en arrivant sur le sol américain, Badalov va passer deux ans à pérégriner à travers ce vaste territoire, sans papier, en toute liberté mais aussi en toute clandestinité. En 1993, il connaît sa première expulsion, première d'une longue série. Il revient en Russie, dans un pays totalement changé, différent et effrayant, où il fait face à la famine, la misère, le racisme, le chauvinisme, la discrimination... parce qu'il est différent : Il est caucasien,

il est « noir », il est homosexuel. Il imagine trouver exil en Turquie, dont la culture, la mentalité et la religion lui sont si proches. Mais il échoue à y trouver asile et doit retourner à Bakou où il ne reste pas longtemps, étouffant du manque de liberté. Sa boussole le dirige alors vers la Grande Bretagne où il devient clandestin pendant deux ans. Deux années de vaines attentes d'un statut de réfugié, pendant lesquelles il connaît les arrestations, les centres de détention, le rejet, les expulsions. Il retourne à Bakou. Mais pour trois nuits seulement, les trois plus longues de sa vie et les dernières dans sa ville. Il retourne à Saint-Petersbourg, porte d'une Europe qu'il entreprend de traverser en passant par la Finlande, l'Allemagne, la Belgique afin d'atteindre Paris. Après trois ans de clandestinité, il obtient en 2011 la reconnaissance officielle de son statut de réfugié politique par la France. Et avec elle le sentiment d'un véritable exil où il a commence à se sentir libre, loin de ses vies précédentes, sans plus de nostalgie. Mais plus que jamais dans le Paris cosmopolite du XXIème siècle, il éprouve la conscience d'être un migrant, un perpétuel fugitif, apatride n'appartenant qu'à une seule nation, celle de l'art dont la langue est devenue celle qu'il parle le mieux.

Le langage constitue le matériau essentiel à partir duquel travaille Babi Badalov. Se considérant lui même comme « victime des langues », il est convaincu que chaque personne est un livre, à partir duquel il est possible d'analyser la nature humaine. Nomade, Babi Badalov connaît sept langues: talych, farsi, azéri, russe, turc, anglais et français. Il parle ces sept langues mais aucune d'elles à la fois. Pas l'une plus que l'autre. Mais toutes en même temps, sans hiérarchie véritable, sans véritable langue principale, ni même maternelle. Babi Badalov ne veut pas parler anglais car il n'est pas anglais. Il n'est plus azéri, mais ne sera jamais européen ou français non plus. Il est devenu un perpétuel étranger, qui aura toujours un accent. L'ensemble de son oeuvre est son journal autobiographique, témoignage d'une vie d'émigré relatée à travers le langage artistique, le seul langage qu'il maîtrise bien.

La majorité de ses travaux joue sur les paradoxes linguistiques. Dans ses peintures ou ses dessins, se mêlent les langues, les alphabets, les signifiants et signifiés, les étymologies plus ou moins inventées et les jeux de mots où se substitue à une sémantique savante un art de la poésie sonore et visuelle.

L'écriture devient ornementale, passant de l'emploi de caractères latins

à cyrilliques, se déformant jusqu'à devenir abstraite, lointaine évocation d'une écriture ottomane oubliée. Babi Badalov, dont la langue natale azérie a changé quatre fois d'alphabet en à peine un siècle, compose et permute les langues avec la liberté du nomade et de l'artiste. Il parvient à une synthèse, un syncrétisme paradoxal, ayant une profonde résonance mystique. De ces phénomènes linguistiques, de ce que l'artiste appelle «la paranoïa du langage», naît une œuvre universelle faisant écho à la mondialisation actuelle, à ses conflits, ses télescopes dont naîtra sans doute un jour une langue hybride commune à tous.

Leïla Jafarova, 2015

|BIOGRAPHIE

Né en 1959 à Lerik (République d'Azerbaïdjan), Babi Badalov vit aujourd'hui à Paris. L'œuvre de Babi Badalov explore les limites du langage et s'intéresse notamment à la manière dont celui-ci peut nous isoler des individus avec lesquels nous ne partageons pas la même langue, alors même que la fonction première du langage est de permettre la communication. Par ce biais, l'artiste aborde des questions géo-politiques très actuelles qui font écho à ses propres expériences.

Grand voyageur et poète lui-même, Babi Badalov intègre souvent ses propres écrits dans ses œuvres, les combinant avec des images manipulées souvent à caractère fortement politique - pour créer des installations, des objets, des peintures ou bien des performances, qualifiant volontiers son travail de « poésie visuelle ». Ses œuvres sont aujourd'hui entrées dans de nombreuses collections à travers le monde, parmi lesquelles le Russian Museum de St. Petersburg (Russie), le MuHKA Museum Contemporary Art d'Anvers (Belgique), l'Azerbaijan State Museum of Art de Baku (Azerbaïdjan), le Kunstmuseum d'Emden (Allemagne), le Martigny Art Museum (Suisse), la collection Oetcker à Bielefeld (Allemagne), la collection Arina Kowner à Zurich (Suisse), ou encore le Zimmerli Art Museum (New Jersey, Etats-Unis).

Babi Badalov is a migrant, a nomad despite himself: from Azerbaijan where he was born to France where he found asylum, he has gone through a myriad of countries, cultures and languages. His migrations between the former Soviet Union, the United States, Europe, Asia Minor and the Middle East catalyzed his pictorial and graphic work: ornamental poetry in which one can read and look at the cultural, historical and ideological conflicts of our globalized world. For a virulent and sensitive artist such as Babi Badalov, art is a means of revolutionary struggle.

Babi Badalov was born in 1959 in Azerbaijan (part of the Soviet Union back then), in a small village in the middle of the Talysh Mountains that spread along the Iranian border. When he reached legal age, he was called up to join the Soviet army; for the first time in his life, he was confronted with discrimination, persecution, and local racism that was common against the Talysh people because of their language—different from that of other Azeri. This strong sense of otherness was reinforced during his stay in Leningrad (Russia) in 1980. Despite the difficult cultural, ethnic and linguistic cleavages that he suffered from in the Russian cultural capital, this first experience abroad enabled the artist to discover “high culture” and the most contemporary artistic creations. He quickly joined the famous underground scene, collaborating on several projects with Timur Nivokov and Vadim Ovchinnikov—central figures of the 1980s art world in Russia, amid the Perestroika movement. Yet it was in the United States that he experienced true freedom for the first time in his life. In 1991—after the fall of the Wall—, he was invited with 18 other artists from St. Petersburg to participate in a group show entitled “Non-official art. What is forbidden is allowed.” There in California, far away from the West, Babi Badalov became fully aware of his profound otherness, and more precisely of his Orientalism. It was there that he devised his motto “I am Art-East” —title of his first solo show in the United States. With a very limited knowledge of the English language, of which he had only learned the phrase “I want to be ...” when arriving on American soil, Badalov spent two years roaming this vast territory without any legal identification, thus completely free but also completely clandestine. In 1993, he experienced his first deportation—the first of a long series. On returning to Russia, he found that the country had totally changed; there

he faced famine, poverty, racism, jingoism, discrimination... because he was different, he was caucasian; he was “black”; he was a homosexual. He was an outsider. At the time he thought he could find asylum in Turkey, where the culture, the mindsets and the religion seemed much closer to his. He nevertheless failed to find safe haven there and was forced to return to Baku. Suffocating from the lack of freedom in his homeland, it was impossible for him to stay very long. His internal compass pointed towards Great Britain, where he went on to lead a clandestine life for two years; two years of failed expectations for a refugee status, two years of arrests, detention centers, rejection and deportation. He returned to Baku but for three nights only—the three longest nights of his life and his very last in his city. He then returned to Saint Petersburg, his gateway to Europe, which he set about crossing through Finland, Germany, and Belgium in order to reach Paris. Once more, Badalov endured fear, misery, nights spent on the streets and in refugee hostels, before finally obtaining official recognition of his political refugee status in 2011—and with it the feeling of a real exile where he could begin to feel free, liberated from his past lives and without any kind of nostalgia. Yet in the cosmopolitan Paris of the 21st century, he is more than ever aware of being a migrant, an eternal fugitive, a stateless person belonging to a single nation: that of the art whose language he came to speak best.

Language is Babi Badalov’s primary work material. Considering himself as a “language victim,” he is convinced that every person is a book from which it is possible to analyze human nature. As a nomad, Babi Badalov knows seven languages: Talysh, Farsi, Azeri, Russian, Turkish, English and French. He speaks these seven languages, but none of them at the same time. Not one more than the other but all of them at once, without any real hierarchy, without a main language, nor even a mother tongue. Babi Badalov does not want to speak English because he is not English. He is no longer Azeri but will never be European nor French. He has become a constant foreigner, one that will always have an accent. His œuvre is his autobiographical diary: a testimony of his life as an emigrant recounted in an artistic language, the only language he can actually master. Most of his works play on linguistic paradoxes. In his paintings and his drawings, he mixes different languages,

alphabets, signifier and signified, etymologies that have been more or less invented, and puns where scholarly semantics are replaced by an art of visual and sound poetry. The writing becomes ornamental, oscillating between Latin and Cyrillic characters and changing shape until becoming abstract—a distant evocation of a forgotten Ottoman writing. Babi Badalov, whose native language Azeri has changed alphabets four times in less than a century, composes languages and switches them around with the freedom of a nomad and of an artist. The outcome of his work is a synthesis, a paradoxical syncretism with deep mystical resonance. From these linguistic phenomena, that the artist calls “the paranoia of language,” stems a universal œuvre that echoes contemporary globalization, its conflicts and collisions, which could one day lead to the birth of a hybrid language common to all.

Leïla Jafarova, 2015

| BIOGRAPHY

Born in 1959 in Lerik (Azerbaïdjan). Lives and Works in Paris.

Babi Badalov’s practice is a constant exploration of the limits of the language. He is particularly interesting in the way that this language is able to isolate individuals from the people who don’t share the same language (even if its function is to communicate and share). Thereby, the artist covers current geopolitical topics that echo his own personal experiences.

Great traveler and poet himself, Babi Badalov often introduces his own texts in his work : by combining it with manipulated political pictures, he creates installations, objects, paintings and happenings that he used to qualified as « visual poetry » Several Babi Badalov’s artworks are now entered in great collections around the world : Russian Museum in St. Petersburg (Russia), MuHKA Museum Contemporary Art Antwerp, Azerbaijan State Museum of Art in Baku (Azerbaïjan), Kunstmuseum of Emden (Germany), Martigny Art Museum (Switzerland), Oetcker Collection in Bielefeld (Germany), Arina Kowner Collection in Zurich (Switzerland) and Zimmerli Art Museum (New Jersey, USA).